

Chapitre VIII

Elga von Tod

Volume 6, numéro 3 (33), mai-juin 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

von Tod, E. (1964). Chapitre VIII. *Liberté*, 6(3), 214–215.

CHAPITRE VIII

Hans, ce grand cochon, ne va pas à la cheville de Wolfgang von Tripps s'engageant dans la courbe parabolique une dernière fois! Hans peut toujours courir: une bave chamanique le fait adhérer au sol comme une glue, chien mort en plein milieu de la route sur laquelle je roule, mot à mot, depuis le début de ce récit. Mon tombeau supersonique est ouvert comme une bouche avide: je ne cesse de courir chaque chapitre comme on brûle les étapes. J'avance; mais vers quoi? Avec quel adversaire lyrique que je cherche en vain à rattraper?... Bien sûr, cela crève les yeux: c'est Hans qui me devance et m'obsède, c'est lui le *Ciampionissimo* qui semble s'évaporer à chaque virage, c'est lui, Hans, l'ombre fugace que je chasse avec tant d'ardeur que mes pneus, exemptés de la glissance, font de la lévitation; c'est lui le mobile absolu, mon être-pour-le-crissement démultiplié dangereusement comme une boîte à vitesses qui est sur le point d'exploser après tant de révolutions dont aucune n'est nationale!

x x x

Non, ce n'est pas possible. Je ne peux pas continuer ce récit circulaire sans faire un aveu au lecteur. Tous les mystères de ce récit; tout ce brouillage de piste, de course folle recommencée à chaque chapitre et sous différents pseudonymes; tout cela m'est devenu intolérable! J'ai conféré un semblant de réalité à ces auteurs fantômes, mais si peu, en fin de compte, qu'ils révèlent — ces auteurs impayables — qu'ils se ramènent tous à moi, l'auteur mis à nu — et moi, je ne suis rien! Moins que rien! J'ai beau tricher, mentir sous prétexte de faire de la fiction; j'ai beau m'affubler de noms impossibles comme Bel-

leau, Godbout, Pilon et tutti quanti, je ne réussis pas à traverser le mur de la vraisemblance. L'évidence finale de mon élucubration, c'est que je ne suis pas ces auteurs indéfinissables, non plus que je suis à l'image du grand Hans qui a un tour d'avance sur moi. A vrai dire, je ne suis rien : je ne suis même pas un homme, mais une femme ! Eh ! oui. Et c'est peu dire : je suis une hypo-femme puisqu'un déterminisme cruel me condamne à l'inexistence vénérienne. Je n'ai jamais joui comme on dit ; ni même éprouvé les frissons prémonitoires que d'aucunes valorisent autant que le dit orgasme final.

Puisque je suis rendue assez loin, je suis aussi bien de tout raconter sans coquetterie, d'avouer que j'ai souvent mimé les voluptés aigues que les Hans trop rapides attendaient de mon être féminoïde. Et j'ai mimé les folles complaisances que les lesbiennes disent ressentir. Cela m'a découragée ; il serait trop simpliste de me considérer comme un prototype de la patate froide. Je suis une femme morte, une revenante funèbre ; et je vous prie, cher lecteur nécrophile, de considérer mes épiphanies, écrites sous des noms d'hommes, comme autant de cris d'outre-tombe. Si j'éruce ce dernier aveu comme le souffle agonistique, c'est que, derrière tant d'auteurs incohérents, derrière des personnages lancés sur le papier comme des engins de mort et tant d'efforts de fiction, une seule réalité émerge : la volonté mortuaire qui emplit mon âme de morte ! Morte je le suis, car j'ai décidé de me tuer, minutieusement, à la japonaise. Sans d'autre motivation que le plaisir de planter le cimetière entre mes deux cuisses et de le relever d'une main morte mettant ainsi, à la portée de tous, mes grandes tripes d'écrivaine qui a quelque chose au ventre ! Caresse ultime d'un clitoris éteint, vision hédonique du fer dans la plaie et après, toutes entrailles sorties, j'accéderai au spasme éternel que von Tripps a atteint, pour la première fois, en quittant la piste incinérante, à Monza, par un beau jour d'été.

Elga von TOD